

24 images

24 iMAGES

Bergman

Le 30 juillet dernier, deux maîtres sont disparus

A. R.

Number 135, December 2007, January 2008

Bergman/Antonioni

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/18972ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

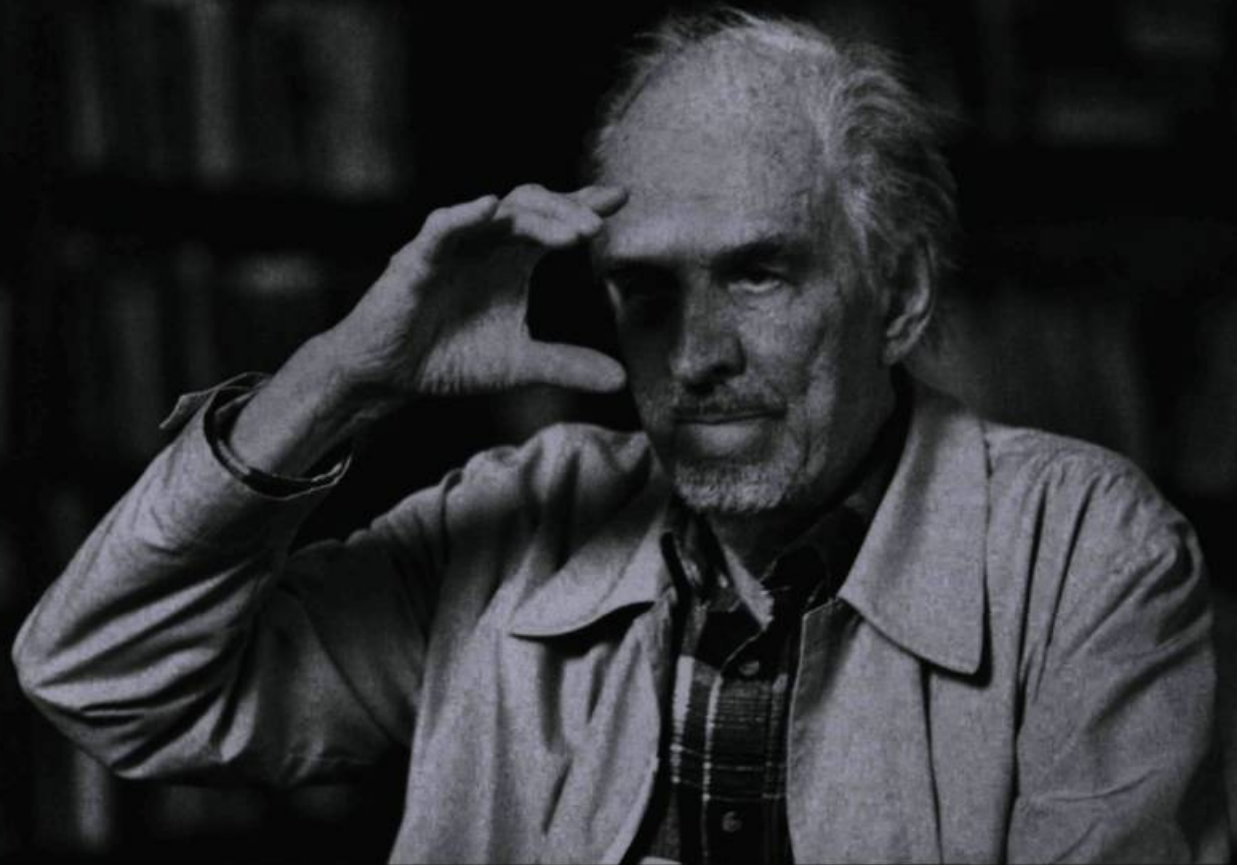
0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

R., A. (2007). Bergman : le 30 juillet dernier, deux maîtres sont disparus. *24 images*, (135), 6–7.



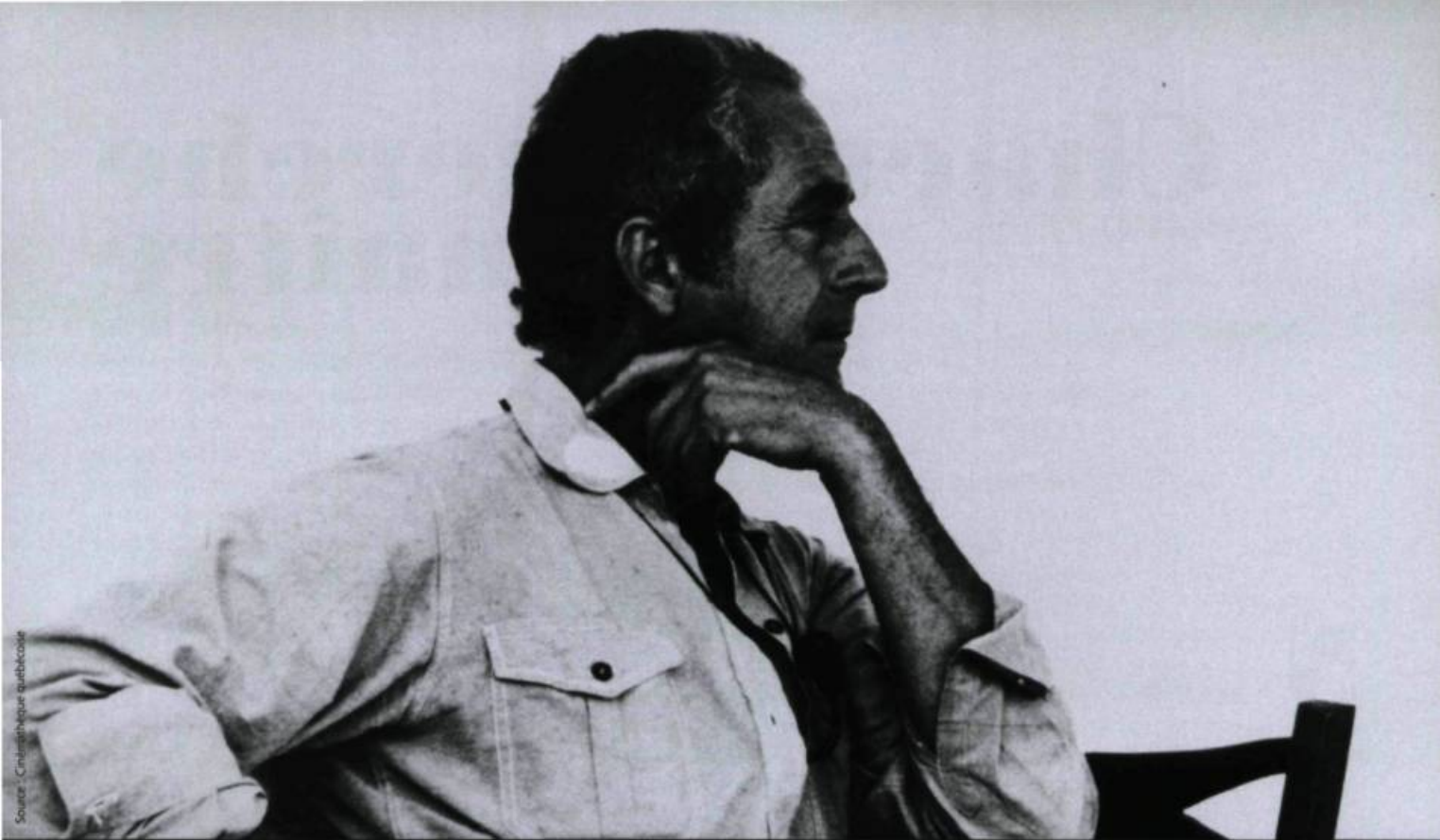
BERGMAN

Le 30 juillet dernier, deux maîtres sont disparus.

Ingmar Bergman et Michelangelo Antonioni. Tous les deux ont commencé à travailler dans le cinéma presque en même temps et chacun a marqué à sa façon le 7^e art, l'homme du Nord étant toutefois plus prolifique que l'homme du Sud. Deux parcours, deux styles, mais un même héritage pour tous les cinéphiles du monde : les films de ces deux grands recèlent ce que le cinéma pouvait donner de plus beau, de plus profond, de plus actuel. Toute une génération, surtout celle née en tant que cinéophile dans les années 1950 et 1960, qui les a connus, reconnus, glorifiés, a senti ce 30 juillet que la terre-cinéma avait bougé sous ses pieds. Tremblement. Sentiment étrange : quelque chose – peut-être – vient d'être perdu. Disparition d'un continent. Tristesse : la maison-cinéma ressemble tout à coup à un salon funéraire, à un tombeau. Mélancolie : le cinéma que beaucoup ont connu, celui qui avait donné le monde à ceux qui ne l'avaient pas (c'est l'idée de base de toute cinéphilie), s'est – peut-être, oh encore ce doute ! cette inquiétude ! – écroulé. Ceux pour qui le cinéma faisait corps avec eux, pour qui ces cinéastes étaient devenus des hommes-cinéma, réalisent que ce qu'ils craignaient (ils ont souvent sonné le clairon, se lamentant

même) se produit – ou se serait produit – ce jour de juillet : que le destin du cinéma n'est plus, ne sera peut-être plus cet objet de proximité avec lequel, comme dans le jeu du *fort-da*, ils pouvaient se compromettre avec le réel, s'y engager, pour le continuer à travers d'autres films et aussi, et surtout, avec les autres (les cinéphiles croient à la communauté des idées et des sentiments). Ce réel que le cinéma passait en quelque sorte en contrebande. Bergman et Antonioni, c'était sans doute ce rêve, ce désir, cette prétention : que le cinéma nous élisait. Le cinéma n'était pas fait pour tous, mais pour chacun d'entre nous.

C'était avant la mutation du cinéma, son instrumentalisation, sa numérisation, son faux-semblant qu'est la télévision, sa transformation en média-sphère, sa globalisation en tant qu'industrie. La fameuse société du spectacle, quoi. L'expérience du cinéma est, pour beaucoup d'entre nous, devenue depuis plus d'une décennie problématique ; le lieu de la critique, le vrai, celui de la pensée, de la réflexion, de la remise en cause et en doute, s'est souvent mué en celui du désenchantement. Les images pouvaient auparavant



ANTONIONI

Dossier coordonné par André Roy

nous faire rencontrer le monde. Dorénavant, les images – mais pas toutes, heureusement – nous font rencontrer des images. Gouffre, vertige, enterrement du monde, plutôt que sa résurrection, son anamnèse. Les auteurs d'aujourd'hui cherchent une légitimité. Ingmar Bergman et Michelangelo Antonioni, comme beaucoup de leur époque, comme peu de la nôtre, voulaient surtout être dissidents, des opposants, ceux qui empêchent de tourner en rond. C'est pourquoi leurs œuvres ne pouvaient qu'être marquées au sceau du sombre, de l'angoisse et de la douleur tant ils ont voulu montrer, en décrivant, entre autres, la difficulté des rapports humains et la fragilité des sentiments, que rien ne va naturellement, que rien ne va bien. Des œuvres d'un cinéma libre, d'une liberté inaltérable, exigeante, ultime. C'est la leçon qu'en ont tirée des milliers de cinéphiles et des centaines de cinéastes.

C'est pourquoi notre premier réflexe en voulant rendre hommage à ces deux auteurs qui ont habité le cinéma et l'ont transporté souvent contre vents et marées a été de vouloir souligner le rapport cinéphilique qu'ils ont institué avec les plus anciens d'entre nous, ceux qui ont voulu entrer dans cette maison-cinéma durant les années 1950-1960. Et de vérifier également ce que ces maîtres disent à

ceux et celles qui sont venus après, soit après l'âge d'or du cinéma américain, le néoréalisme, la Nouvelle Vague, le bouillonnement des petits cinémas d'Amérique latine, du Québec, de la Tchécoslovaquie, qui ont tant fait croire au cinéma aux plus anciens; après ces ciné-fils (pour reprendre l'expression de Serge Daney, de la même époque qu'un Jean Pierre Lefebvre ici) pour savoir comment ces maîtres leur parlent. Nous avons voulu cette plongée, non dans un passé regretté, mais dans un présent qu'on peut aimer; dans une continuité, dans une persévérance. Nous saluons ces cinéastes non en nostalgiques (ceux qui valorisent l'objet perdu), mais en mélancoliques – car nous savons que cette perte d'objet est comme le fond de scène du présent, ses coulisses, là où on se prépare, là où on se recueille, là où tout se trame pour redémarrer. Pour nous, il n'y a pas ici d'idéal, d'affliction. Nous voulons tout simplement faire alliance avec tous ceux et celles à qui le cinéma est nécessaire, celui qui intensifie nos vies, les exacerbe parfois, nous fait connaître la société et l'univers; celui qui est conscience et vision. C'est pourquoi nous avons demandé à nos collaborateurs de visionner des œuvres de Bergman et d'Antonioni comme on rend visite à des amis, parce qu'on a envie de les revoir. Les amis, c'est ce qui est le plus important dans la vie, non ? – A.R.